

Edmond Fournier, charpentier-menuisier à Montréal (1876-1946) : la petite histoire d'une famille ouvrière sur des cartes postales

Louis Fournier

Volume 23, numéro 3, 2017

Histoires de familles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87029ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fournier, L. (2017). Edmond Fournier, charpentier-menuisier à Montréal (1876-1946) : la petite histoire d'une famille ouvrière sur des cartes postales. *Histoire Québec*, 23(3), 7–9.

Edmond Fournier, charpentier-menuisier à Montréal (1876-1946) : la petite histoire d'une famille ouvrière sur des cartes postales

par Louis Fournier

L'auteur est membre de l'Association des Fournier d'Amérique et du Regroupement des chercheurs en histoire du travail. Il a été journaliste durant une vingtaine d'années, puis vice-président aux communications du Fonds de solidarité FTQ et directeur des communications de la FTQ.

Mon grand-père, Edmond Fournier, est arrivé à Montréal en octobre 1910 pour y chercher de l'ouvrage dans l'industrie du bâtiment.

Son beau-frère, Joseph Martel, vit dans la métropole du Québec depuis un an et y a trouvé du travail comme charpentier et menuisier. Edmond vient donc le rejoindre pour tenter sa chance lui aussi.

Alors âgé de 33 ans, mon grand-père est un homme costaud qui mesure six pieds et il arbore une belle grosse moustache brune. Il porte souvent sa casquette d'ouvrier, lui qui a travaillé une douzaine d'années comme homme à tout faire dans une manufacture de vêtements de travail, la *Warwick Overalls*.

Derrière lui, à Warwick, une petite ville proche de Victoriaville dans la région des Bois-Francs, il a dû laisser sa femme, Albertine Martel, et son fils de cinq ans, Donat, en attendant qu'ils puissent venir le rejoindre à Montréal.

La première lettre qu'il écrit à sa femme est une carte postale, en noir et blanc, qui porte comme inscription *Montréal : vue générale prise de l'Île Sainte-Hélène*. Les gens du peuple s'écrivaient alors souvent sur de simples cartes postales.

Edmond rassure Albertine : « *Chère épouse, je t'écris quelques mots pour te dire que je me suis rendu heureusement en ville. Joseph était à la station et Freddy est venu veiller. Je vais prendre mon ouvrage à midi. Je t'en écrirai plus long un autre tantôt. Edmond.* »

La « station », c'est la vieille gare Bonaventure dans l'ouest de la ville. Freddy Lainesse est un cousin d'Edmond.

Une « union américaine »

Edmond Fournier commence donc à travailler comme charpentier et menuisier dans le bâtiment. Albertine et le petit Donat viennent le retrouver peu après à Montréal. Ils habitent un modeste logement au 741, rue Ontario Est, près de la rue Panet, dans la paroisse du Sacré-Cœur.

Ils vivent dans le « Faubourg à m'lasse », ainsi qu'on appelle ce coin du quartier Sainte-Marie à cause de la

forte odeur de la mélasse en tonneaux qu'on décharge, sur les quais du port, des bateaux venus des Antilles. La mélasse est alors le « sucre du pauvre ».

Comme travailleur de la construction, Edmond adhère à un syndicat, une « union » comme il dit. Sur sa carte de membre, on peut lire *Fraternité Unie des Charpentiers-Menuisiers d'Amérique - United Brotherhood of Carpenters and Joiners of America, section locale 134*.

Cette « union internationale », c'est-à-dire nord-américaine, est l'une des plus puissantes au Québec dans la première moitié du 20^e siècle. Edmond sera fier de son « union américaine » et de la force qu'elle représente pour lui obtenir de bonnes conditions de travail et de salaire.

Les Fournier d'Amérique

Dans le Québec de la « revanche des berceaux », les familles nombreuses prolifèrent. Ainsi, Edmond Fournier est le seizième d'une famille de 17 enfants, 10 garçons et 7 filles.

Mon grand-père Edmond Fournier, charpentier-menuisier, sur le chantier de la Palestre nationale à Montréal en 1914.





Sur cette photo datée de 1908, on voit, au premier rang assis au centre, mon arrière-grand-père Jean-Baptiste Fournier et son épouse Éléonore Gazé, entourés de quelques-uns de leurs 17 enfants. Assis à gauche, mon grand-père Edmond Fournier tient dans ses bras mon père Donat, alors âgé de trois ans. Derrière Edmond, debout au deuxième rang, son épouse Albertine Martel.

Fils de Jean-Baptiste Fournier, cultivateur, et d'Éléonore Gazé, il est né le 21 octobre 1876 à Saint-Thomas de Montmagny, au bord du fleuve Saint-Laurent, sur la rive sud de Québec. L'endroit est le berceau des Fournier d'Amérique. L'ancêtre commun des Fournier, Guillaume, parti de la province de Normandie, en France, était débarqué à Québec vers 1650, à l'époque du roi Louis XIV, avant de prendre racine à Montmagny.

En 1882, les parents d'Edmond quittent la terre paternelle à Saint-Thomas pour s'établir sur une ferme à Saint-Albert de Warwick dans le comté d'Arthabaska. Edmond a alors cinq ans.

Cinq de ses frères aînés – Télésphore, Adélard, Louis, Georges et Alfred – ont dû s'exiler aux États-Unis, vers 1885, afin d'y trouver du travail et gagner leur vie. Ils vont s'installer à Pawtucket et Central Falls, villes jumelles du Rhode Island.

Expatriés aux États-Unis

Les frères Fournier font partie du million de Franco-Américains qu'on dénombrera aux États-Unis au début du 20^e siècle. Ils forment alors près de la moitié des travailleurs et travailleuses du textile et du vêtement en Nouvelle-Angleterre. Des familles entières allaient « weaver » (tisser) dans les filatures qu'on appelait des « factoreries de coton ». Pawtucket, qui a abrité la première usine de textile aux États-Unis, fut le berceau de l'industrialisation américaine.

Edmond a donc une ribambelle de frères et sœurs, et ils s'écrivent beaucoup sur des cartes postales, parfois insérées dans des enveloppes. L'écriture est bien tassée, car il faut en raconter le plus possible en peu d'espace et peu de mots. On y parle de la famille, bien sûr, mais aussi beaucoup du travail, de l'« ouvrage » comme ils disent, ce travail que plusieurs ont pu décrocher aux États-Unis tout proches.

Une « post card » des « États », parmi tant d'autres, arrive à Montréal en 1912 : « *Un mot pour vous dire qu'on envoie Laura en promenade au Canada avec Octave. Elle part dimanche le 31 de ce mois. Si vous voulez avoir la bonté d'aller les chercher aux chars. Chacun un baiser. Votre frère et belle-sœur, Louis et Eugénie.* » Les « chars », ce sont les « gros chars », c'est-à-dire les trains, alors que les « p'tits chars » sont les tramways de Montréal.

Louis, qui envoie ses enfants visiter la famille à Montréal, est un cheminot préposé à l'entretien des voies de chemin de fer, tout comme son frère Georges. Télésphore et Alfred travaillent dans les filatures. Adélard est épicier-boucher à Central Falls.

1,05 \$ par jour

Georges écrit à son tour quelque temps après : « *Cher frère et belle-sœur, vous ne pouvez vous imaginer la grande nouvelle que j'ai à vous apprendre. Samedi dernier, ma femme Olyvine a fait l'achat de deux petites filles. Cela pourrait peut-être empêcher notre promenade au Canada, mais ne perdez pas espérance. S'il y a moyen, nous irons quand même.* »

D'autres cartes arrivent au fil des mois et des années : d'Amabilis, une des sœurs d'Edmond restée à la campagne; d'Alfred Martel, le beau-frère monté travailler dans une scierie à Macamic, en Abitibi; de la jeune nièce américaine Aurore Fournier partie trouver de l'ouvrage dans un atelier de vêtement à Leominster, au Massachusetts.

Aurore écrit le 19 octobre 1914 : « *Je suis bien contente d'être rendue par ici. Je travaille et j'aime bien ça. Je fais la même ouvrage qu'Hélène. Ça va faire trois semaines que je travaille. Astheure je fais 1,05 \$ par jour et quelquefois 1,12 \$ et on a de l'ouvrage en masse.* » Elle écrit à nouveau un peu plus tard : « *Chez nous sont tous bien. Je travaille toujours et j'aime bien mon ouvrage. Maintenant, je fais des chemises d'hommes. C'est une ouvrage propre.* »

En août 1914, on reçoit à Montréal une carte postale signée par Omer Martel, jeune beau-frère d'Edmond qui est allé travailler aux récoltes dans les prairies de l'Ouest canadien : « *Je suis arrivé à Winnipeg. Je dois prendre le train demain à 9 heures pour Forget en Saskatchewan. Ça coûte 10,35\$ pour aller là-bas. Si je trouve pas d'ouvrage là, je vas plus loin. Ça coûte une demi cenne du mille. Je vous assure que le voyage été bien long parce que j'ai pas eu d'associé pour monter.* »

L'année 1914 est aussi celle où meurt en octobre, au début de la Grande Guerre, le père d'Edmond, Jean-Baptiste Fournier, à l'âge de 81 ans, sur sa ferme à Saint-Albert de Warwick. Son épouse Éléonore le rejoindra cinq ans plus tard, à 84 ans.

Un accident du travail

À Montréal, Edmond Fournier travaille toujours. Parfois il doit chômer. Parfois aussi il doit faire la grève.

En 1915, il est malheureusement victime d'un accident du travail. Il fait une chute de 55 pieds, du haut d'un échafaudage, lors de la construction du noviciat des Frères des Écoles chrétiennes à Laval-des-Rapides. Il s'en tirera par miracle, mais gardera un léger boitillement pour le reste de ses jours.

On évoque ce triste évènement dans une carte du Nouvel An postée de Central Falls à la fin de décembre : « *Il y a une bonne secousse qu'on s'est vus. Edmond, espérons que la nouvelle année sera plus heureuse pour vous que celle qui vient de se terminer dans la malchance. Nous vous souhaitons une bonne santé et un prompt rétablissement.* » La carte est signée : « *Adélard et son épouse Marie-Anne* ».

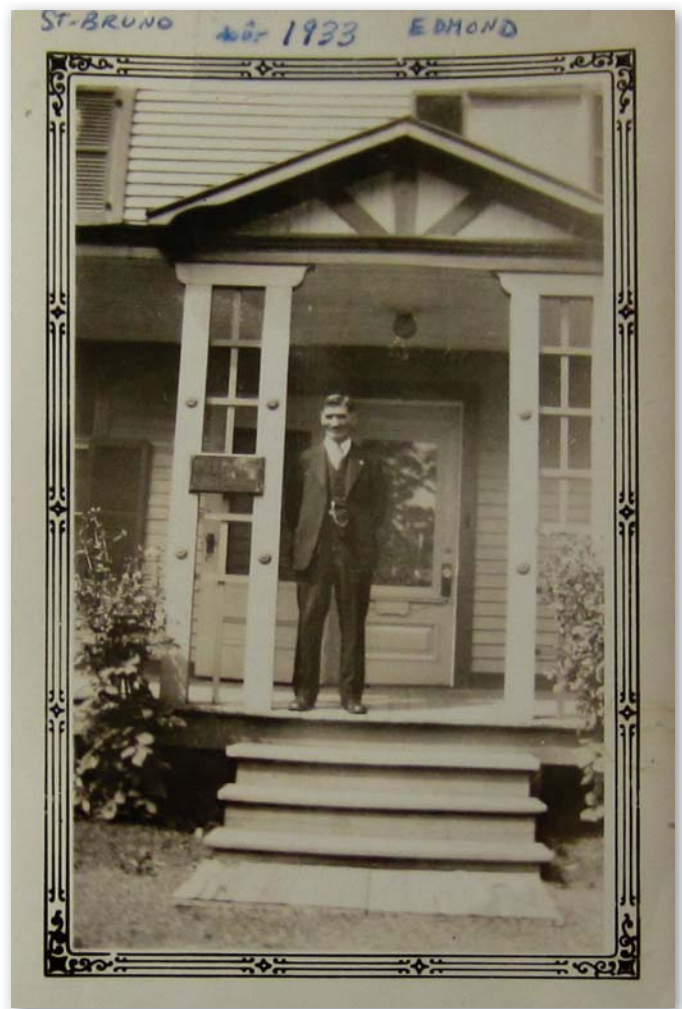
Les accidents et les maladies du travail sont le sort de beaucoup de travailleurs, comme en témoigne cette carte postée de Warwick par la belle-sœur d'Edmond, Marie-Anna Martel : « *Jean-Louis Bédard est mort, il va être enterré demain. Il est mort de consommation, comme ses trois sœurs. Celle qui reste vaut pas beaucoup mieux, elle diminue tranquillement.* » La « consommation », c'est la tuberculose. Les Bédard travaillaient à la manufacture de la Warwick Overalls.

Marie-Anna annonce à sa sœur sa visite prochaine à Montréal : « *Tâche de venir au devant de moi aux chars. S'il peut pas faire trop froid, je pars en chapeau d'été...* »

« Venez travailler par ici »...

Edmond Fournier a recommencé à travailler. Le petit Donat fréquente l'école Plessis, rue Ontario. Le dimanche matin, après la messe à l'église Sacré-Cœur de Jésus, Edmond sort son grand cahier rouge où il a transcrit, d'une écriture appliquée, les paroles de belles chansons d'ici et de France. Il chante alors d'une bonne voix ses airs préférés. Dans la famille Fournier, on aime bien chanter.

Une des nombreuses cartes du Nouvel An 1916, postée de Pawtucket, est datée du 30 décembre. Elle vient de Louis, le cheminot, et de sa femme Eugénie, qui écrit : « *De ce temps-ci, il fait très froid. Il faut chauffer les deux poêles. Aussi, Louis a la bouteille à la main. Il vient de me donner un petit verre de chartreuse et je ne vois plus très clair. J'ai toutes les misères du monde à écrire.* »



Edmond Fournier en 1933 à l'âge de 57 ans.

Elle continue d'une écriture un brin tremblotante : « *Ici tout le monde travaille, il y a beaucoup d'ouvrage. Venez travailler par ici si vous n'avez pas d'ouvrage. Chacun un bon bec du Jour de l'An.* »

Séduits par ce chant des sirènes, des dizaines de milliers de Québécois – de Canadiens français, comme on les appelait alors – se sont expatriés dans les États américains de la Nouvelle-Angleterre pour y trouver du travail. Afin de gagner leur vie, ils ont dû choisir l'exil aux États-Unis, là où on les appellera longtemps des Franco-Américains. Hélas, au fil des années, leurs enfants et leurs petits-enfants allaient finir par perdre leur langue et leur culture françaises et devenir, simplement, des Américains.

Cette petite tranche de l'histoire de ma famille, c'est l'histoire bien ordinaire de dizaines de milliers de travailleurs et de travailleuses du Québec vers la fin du 19^e siècle et le début du 20^e en Amérique du Nord. Mais Edmond Fournier, c'est mon grand-père. Voilà pourquoi j'ai tant d'affection pour ce vieux charpentier et, à travers lui et sa famille, pour toute la classe ouvrière.